

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

12

« Où sont donc les autres ?

— Les autres ! Perrignon, Quentin, Valsy, dit-il, les autres sont à se faire casser les reins quelque part, bien sûr ! Enfin, pourvu que la réforme arrive... pourvu qu'elle arrive bientôt !

— Vous repasserez dans trois ou quatre jours, M. Jean-Pierre, me dit alors Mlle Claudine.

— Oui, s'écria le vieux monsieur, vous avez encore les bonnes habitudes de la province, vous ; mais qu'est-ce que vous pourriez faire tout seul ? Revenez dans tous les cas samedi, que je vous solde votre compte.

En même temps il tirait la porte de l'atelier, la fermait à double tour, et mettait la clef dans sa poche. Nous traversâmes ainsi la cour ensemble ; ils montèrent leur escalier, et moi je descendis la rue en me disant :

« Te voilà sur le pavé. »

Ensuite, songeant que M. Guizot était cause de tout, j'en pris une fureur terrible ; j'aurais voulu savoir où trouver les camarades, pour me mettre avec eux.

En passant près d'un autre atelier, plus bas, je vis qu'il était aussi fermé.

« Maintenant, Jean-Pierre, me dis-je, il ne te reste plus qu'à manger, jour par jour, les quatre-vingts francs que tu as économisés avec tant de peine, et puis à mourir de faim. »

Je sentais mes jambes trembler. Je me représentais le ministre Guizot sous la figure de Jâry cassant ma table. Autant j'étais prêt à me remettre au travail une demi-heure auparavant, autant alors j'aurais voulu me battre. Cela montre bien que la grande faute retombe sur les êtres obstinés qui poussent les gens dans la misère ; ils devraient être responsables de tout ; mais presque toujours ils s'échappent, pendant que les malheureux qu'ils ont excités périssent par milliers de toutes les façons. Ah ! si ces hommes ont un peu de conscience, quels reproches ils doivent se faire ! Et s'ils croient en Dieu, quel compte ils doivent s'approprier à lui rendre !

J'allais devant moi, sans rien voir, dans un trouble qu'on ne peut pas se figurer. Tout à coup, en arrivant au pont Saint-Michel, j'aperçus une grande foule dans la rue de la Barillerie.

« La bataille va commencer, » me dis-je.

L'indignation me possédait. J'allongeai le pas, et quelques instants après j'arrivais sur le pont au Change, couvert de monde. Là, depuis la fontaine du Palmier jusqu'à l'Hôtel de Ville, des milliers de casques, de sabres et de baïonnettes fourmillaient par escadrons et par régiments. Le jour gris de l'hiver brillait dessus comme sur du givre ; c'était terrible.

Pourquoi tous ces milliers d'hommes étaient-ils là ? Pour soutenir la plus grande des injustices contre les honnêtes gens du pays ; pour leur dire avec insolence :

« Vous auriez cent mille fois raison, que nous ne voulons pas vous écouter. Quand on a les sabres, les baïonnettes et la mitraille pour soi, on fait la pluie et le beau temps, le juste et l'injuste ; on se

moque de toutes les raisons du monde, et si les autres ne sont pas contents, on les envoie aux galères par centaines. »

Voilà ce que ces sabres et ces baïonnettes voulaient dire ! — Et les pauvres gens qui regardaient le long du quai de l'Horloge, sans armes, la bouche ouverte et les mains dans les poches, pensaient :

« On trouve pourtant de grands gueux sur la terre ! »

Personne ne bougeait, personne ne criait ; chacun avait encore peur d'être assommé par les bâtons plombés, qui sont aussi des raisons, comme les sabres et les baïonnettes.

Mais le plus triste de tout, c'est que derrière ces troupes et ces grandes bâtisses grises de la rive droite, derrière ces vieilles maisons qui longent le quai, — avec leurs magasins de ferrailles, de cannes à pêche, de vieux casques et de lances en formes de hache, du temps de Henri IV, — derrière tout cela dans les petites ruelles sombres, on entendait des coups de canon qui se suivaient un à un, puis des feux de file, puis des rumeurs, de grands cris étouffés par la hauteur des masures et la profondeur de ces quartiers.

Voilà ce qui vous serrait le cœur !

Des vieilles près de moi se disaient :

« C'est là-bas qu'ils se battent !... Votre garçon est aussi parti ?

— Oui, madame, de grand matin... »

Alors elles écoutaient, leurs mentons tremblotaient. Ces malheureuses me faisaient une peine que je ne puis pas dire.

Oui, ces pauvres vieilles, avec leurs capuches du temps passé, ces vieux ouvriers tout gris, en petite blouse, sous la pluie, ces centaines de femmes, leur petit dernier à la main, et ces garçons qui regardaient tout pâles le fond de la rue en face, où des troupes de ligne en bon ordre stationnaient l'arme au pied, — tous ces gens pensaient à leurs frères, les autres à leur père, à leur mari, et qui s'effrayaient de ne rien savoir, de ne pas pouvoir courir chercher des nouvelles, ou porter secours à leurs parents qu'on exterminait peut-être, — voilà ce qui me paraissait le plus épouvantable.

On parle toujours des curieux, on dit que les curieux doivent rester dans leurs maisons, et que si l'on tire dessus, c'est leur faute ! Oui, mais ceux qui disent cela, s'ils avaient des enfants ou des amis au milieu de ces dangers de mort, est-ce qu'ils resteraient chez eux ? Est-ce qu'ils trouveraient juste d'être fusillés, lorsque l'épouvante les pousserait dehors ?

Toutes ces choses sont de véritables abominations. Des égoïstes sans cœur peuvent seuls parler de la sorte ; ils méritent que Dieu les punisse.

Moi je m'en voulais de n'être pas parti de grand matin, et j'en voulais au vieux Perrignon de ne pas m'avoir prévenu. Mais il m'a dit plus tard qu'en ces sortes d'affaires chacun doit suivre sa conscience, et que pour lui, c'était bien assez de risquer sa propre vie, sans entraîner des camarades.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, tout resta dans le même état. Les voitures ne passaient plus, les gens étaient arrêtés sur le pont, les feux de file au quartier Saint-Martin continuaient. De temps en temps, dans la rue Saint-Denis, une bouffée de fumée sortait d'une lucarne. Tous les yeux se levaient, on disait à voix basse : « Un coup de feu ! » mais on n'entendait pas de bruit.

J'étais allé manger vers onze heures. Au *caboulot*, on n'avait vu ni Montgaillard, ni Coubé, ni Perrignon, ni personne de nous, et je repartis tout de suite en pensant :

« Il faut que je passe... il faut que j'arrive de l'autre côté, coûte que coûte ! »

Mais à cette heure, vous allez voir comment on traitait les gens qui n'avaient pas les mêmes idées que M. Guizot ; vous allez voir le respect des droits du peuple ; vous allez voir la plus grande gueuserie qu'on ait jamais vue dans ce monde.

J'arrivais à peine sur le pont au Change, pour la seconde fois, — sans me méfier de rien, — que

de la chaussée à droite se retirèrent ; et les autres troupes se retirèrent aussi plus loin, du côté de l'Hôtel de ville.

Chacun naturellement se disait :

“ C'est pour faire place aux personnes arrêtées, qui veulent descendre dans la rue Saint-Denis.”

En même temps un général s'approchait à gauche sur les quais, au milieu de son état-major. Il venait des Tuileries. Quelques soldats d'infanterie remplaçaient les cuirassiers sur les trottoirs du pont. Tout le monde devenait attentif. Le général, en face de nous, s'arrêta quelques instants à regarder.

Je vous raconte ces choses en détail, pour que chacun puisse reconnaître la justice de M. Guizot. Ce général n'aurait eu qu'à faire signe aux sentinelles de déblayer le pont, personne n'aurait opposé de résistance : on n'avait pas d'armes. Mais il s'y prit autrement.

Il se mit donc à regarder d'un air calme, et je crois encore le voir. Il avait un petit képi à larges galons d'or et de petites épaulettes, il avait le teint brun, la figure osseuse, le nez droit, le menton carré ; ses yeux noirs voyaient tout. Il parlait, mais nous ne l'entendions pas, à cause de ses officiers d'état-major qui caracolent autour de lui. Enfin il étendit deux ou trois fois la main, et partit au trot vers l'Hôtel de ville.

Nous le regardions au milieu de ses officiers, sans penser à rien, et j'allais même profiter du passage pour gagner la rue Saint-Denis, quand tout à coup un grand cri, un cri épouvantable s'éleva jusqu'au ciel.

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois ? Un escadron de municipaux qui venait ventre à terre, le long du quai de l'Horloge, en écrasant tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

Quelle idée ces hommes se faisaient-ils de la nation ? Je n'en sais rien. Des Autrichiens, des Espagnols, des Russes, des ennemis, en temps de guerre on les entoure, on les sabre, on les écrase : ils ont des armes pour se défendre ! Mais des Français, des gens qui travaillent pour nous, qui payent notre solde, notre pain et notre équipement, qui nous font des pensions, qui nous mettent aux Invalides dans nos vieux jours, qui nous honorent, qui nous appellent leurs défenseurs et leurs soutiens ; des gens du même sang que nous ! les surprendre par derrière sans qu'ils se méfient, et qu'ils aient seulement des bâtons pour se défendre, qu'est-ce que c'est ? Je le demande aux juges de notre pays, je le demande aux pères de famille, je le demande à tous les honnêtes gens du monde : “ Est-ce que ce n'est pas infâme, une conduite pareille ? ”

Ce général venait d'ordonner notre massacre. Les municipaux ne demandaient pas mieux. Les femmes, les enfants se sauvaient, en poussant des cris qui devaient s'entendre jusqu'au Jardin des Plantes. Elles couraient si vite, que leurs robes n'étaient pas assez larges pour laisser s'étendre leurs jambes. Deux vieilles appelaient au secours. Mais tout cela ne dura pas une minute, car la charge arrivait comme le vent. La terre en tremblait.

Moi, je ne voulais pas me sauver ; c'était contre ma nature, et je me disais :

“ C'est fini, Jean-Pierre ! ”

Je restai seul sur le trottoir du pont, avec une des vieilles à quinze pas de moi, le dos contre la rampe, et un enfant de neuf à dix ans, les cheveux ébouriffés, qui courait à droite et à gauche, sans savoir où se mettre. L'autre vieille boiteuse, ne pouvait pas monter les marches du trottoir.

Au même instant la charge arrivait ; les municipaux, tellement allongés, la pointe en avant, qu'on ne voyait que le haut de leurs casques et la queue derrière. J'entendis un cri : la pauvre boiteuse roulait sous les chevaux comme une guenille, et les coups de sabre me passaient devant la figure comme des éclairs. Ces sabres, depuis la pointe jusqu'à la garde, et même le pompon de cuir blanc que ballot-

taient la poignée, me sont toujours restés peints dans l'œil. A chaque coup je croyais avoir la tête en bas des épaules.

C'est tout ce que j'avais à vous dire de cette charge dont tout Paris a parlé. Elle partit du Pont-Neuf, elle passa le pont au Change et tourna du côté de l'Hôtel de Ville.

L'enfant qui se trouvait près de moi reçut un coup de sabre à la nuque, et même le municipal s'allongea pour le toucher, car il était loin au tournant du trottoir.

Je m'en allais lentement, plein d'horreur ; et le factionnaire, au bout du pont, tout pâle, me disait en croisant sa baïonnette :

“ Sauvez-vous !... sauvez-vous !... ”

Seulement alors l'idée de me sauver m'empoigna. Je me mis à sauter les six marches, et à courir en faisant des bonds de quinze pieds. J'entendais tirer derrière moi. Je croyais chaque fois sentir une balle m'entrer dans le dos ; et l'épouvante de voir comme on massacrait le monde m'empêchait en quelque sorte de reprendre haleine.

C'est ainsi que je traversai la place du Châtelet, à droite, en prenant la petite ruelle de la Lanterne, qui me conduisit heureusement à la première barricade, en face du quai de Gèvres. Elle était en triangle. Les hommes qui la défendaient me criaient : “ Dépêche-toi ! ” car ils voyaient l'infanterie tourner au coin de la place du Châtelet.

On pense aussi que je me dépêchais !

Quand j'eus grimpé par-dessus le tas de pavés, les camarades recommencèrent à répondre au feu de la rue Planché Mibray. Mais ces choses veulent être peintes en détail, on n'en voit pas de semblables tous les jours.

## XXV

Dans ce temps, le pâté de maisons entre la tour Saint-Jacques et la place du Châtelet n'était pas encore abattu. C'est là que se trouvaient les vieilles rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de la place aux Veaux, de la Lanterne, etc. C'étais sale, gris, vieux, décrépit, étroit. En levant les yeux, on voyait toujours au-dessus des pignons le haut de la tour, avec son lion ailé, son bœuf griffon et son vieux saint Jacques, qui vous regardaient comme au fond d'une citerne.

Les jours ordinaires, lorsque les porteurs d'eau, les marchands d'habits, les chanteurs en plein vent, entourés de monde, les lavandières de la Seine, les gens de la Halle et du marché des Innocents allaient, venaient, criaient dans un rayon de soleil, c'était bien. Mais un jour de pluie, au milieu des pavés soulevés, cela changeait de mine.

La première chose que je fis, ce fut de regarder par-dessus la barricade, du côté du quai, et chacun peut se figurer mon étonnement, en voyant les troupes en colonne à deux cents pas de nous, les sapeurs en tête, le grand bonnet à poils carrément planté sur les sourcils, le large tablier de cuir blanc descendant de l'estomac jusqu'aux genoux, le mousqueton en bandoulière et la hache sur l'épaule, prêts à marcher.

Oui, cette vue m'étonna. J'aurais tout donné pour avoir un fusil ; mais ma surprise fut encore autrement grande en regardant les camarades, et, pour dire la vérité, je n'ai jamais revu leurs pareils. Ils étaient une quinzaine ; un vieux tout blanc, la poitrine débraillée, le nez en crampon, la bouche creuse ; les autres, des hommes faits, et deux garçons de dix à douze ans : tout cela couvert de boue, trempé par la pluie, des souliers éculés ; quelques-uns en blouse, d'autres en veste, et même deux ou trois sans chemise.

Notre barricade n'avait pas plus de trois ou quatre pieds de haut ; la pluie qui tombait formait des deux côtés une mare où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Ces gens entraient dans une allée à gauche, pour charger cinq ou six vieilles patraques de fusil à pierre, et deux grands pistolets mangés de rouille, qu'ils venaient décharger

ensuite de minute en minute sur les sapeurs, en riant comme des fous. Il leur fallait du temps pour mettre la poudre, pour déchirer une mèche de la blouse qui servait de bourre, et serrer la balle. Chaque coup retentissait dans ces boyaux comme le tonnerre.

De temps en temps il partait aussi quelque coup de fusil d'autres barricades aux environs, qu'on ne voyait pas ; des feux de peloton leur répondaient.

Jamais on ne se figurera rien de plus triste, de plus sauvage, de plus terrible que cette espèce de massacre dans des recoins détournés, sous la pluie continuelle. Le crépi des vieux murs pleuvait, les volets détraqués se balançaient à leurs gonds, les enseignes étaient criblées. Ces pavés entassés en triangle vous représentaient un véritable coupe-gorge, quelque chose d'effrayant et de sinistre.

Pourquoi les sapeurs restaient-ils là comme des cibles ? Je n'en sais rien, car, au bout d'une bonne demi-heure, ils se retirèrent sans avoir donné, et le feu roulant recommença sur nous.

J'étais adossé au coin de l'allée. Le vent remplissait tellement la ruelle de fumée, que je ne voyais plus passer les autres que comme des ombres. L'idée me venait à chaque instant qu'on allait courir sur nous, et que nous étions tous perdus.

Cela dura longtemps. Le pire, c'est qu'on avait encore la crainte d'être pris par derrière.

Je me rappelle que dans ce moment, au milieu du vacarme épouvantable des balles qui s'aplatissaient sur le pavé et qui raclaient les murs, l'idée me vint de faire un vœu ; cela me paraissait alors notre seule ressource. Mais à force d'avoir entendu rire le père Nivoi des *eccoto* de la Bonne-Fontaine et de Saint-Witt, j'étais honteux de prononcer mon vœu, quand quelque chose de mou s'affaissa contre mes jambes : un de ceux qui tiraient venait de recevoir une balle dans la tête, et malgré l'horreur de cette blessure qui faisait un trou gros comme le poing, je me baissais pour ramasser son fusil, lorsqu'on se mit à crier :

« Les voilà ! »

Un des jeunes garçons qui se trouvaient avec nous, criait aussi d'une voix moqueuse, en se sauvant : « Tra ! tra ! tra ! » comme pour sonner la retraite, et j'entendais les souliers des fantassins rouler en masses sur le pavé.

Alors, sans tourner la tête ni perdre une seconde, je me mis à courir de toutes mes forces dans la rue des Arcs. Ça m'ennuyait de me sauver ; mais qu'est-ce que je pouvais faire contre cette masse de gens, avec un fusil sans baïonnette ? Il ne fallut pas seulement une minute aux soldats pour sauter dans notre barricade ; et tout de suite ils se mirent à nous poursuivre en nous fusillant. Moi, j'avais déjà dépassé la rue des Lombards sans rencontrer une seule porte ouverte. J'avais même essayé deux fois d'en pousser une en secouant, mais on avait mis les verrous ; et comme j'entendais toujours le sifflement des balles, cela me faisait courir plus loin.

A la rue Aubry-le-Boucher, ne pouvant plus reprendre haleine, je tournais à gauche pour gagner le marché des Innocents, quand je me vis face à face avec un bataillon d'infanterie rangé le long des vieilles baraques, en bon ordre, l'arme au pied.

Ce bataillon n'aurait eu qu'à faire cent pas en avant, pour couper la retraite à toutes les barricades plus haut, et pour les mettre entre deux feux. Cela m'étonne encore quand j'y pense. Qu'est-ce que ce bataillon faisait là ? Ceux auxquels j'en ai parlé m'ont dit que M. le duc de Nemours commandait, et qu'il oubliait de donner des ordres ; de sorte qu'un grand nombre de nous lui doivent la vie.

Enfin, à cette vue, je repris de nouvelles forces, et ce n'est que bien plus haut, tout au bout de la rue Saint-Martin, à l'École des Arts-et-Métiers, et principalement dans la rue Bourg-l'Abbé. Tout était cassé, brisé ; des brancards passaient à chaque minute avec des blessés. Les municipaux étaient cause de tout. On criait :

« Vive la garde nationale ! Vive la ligne ! A bas les municipaux !... »

Il pouvait être alors près de cinq heures ; le temps commençait à s'éclaircir, mais la nuit venait. Sur les boulevards des masses de gens descendaient vers la Madeleine, en répétant leurs cris de : « Vive la garde nationale ! Vive la ligne ! » Les gardes nationaux se mêlaient avec le peuple, un grand nombre avaient même donné leurs fusils. Tout le monde voulait la réforme.

Après avoir regardé ce spectacle quelque temps, la pensée me vint de retourner dans notre quartier. Tout paraissait fini. Des officiers d'état-major, en passant, criaient que M. Guizot s'en allait ; mais les ouvriers ne voulaient pas les croire ; ils descendaient par bandes le long des boulevards en répétant toujours :

« Vive la ligne ! A bas Guizot ! »

Qu'est-ce qui pourrait peindre une confusion pareille ? Les épau-lettes et les collets rouges, dans la foule, bras dessus bras dessous avec des blouses !

J'avais aussi fini par sortir de la barricade, et je croyais à chaque instant reconnaître Perrignon, Quentin, Valsy, dans ces tourbillons ; mais, voyant ensuite que je m'étais trompé, je me les représentais déjà tous au *caboulot*, en train de se réjouir et de boire à la santé de la réforme.

Au milieu de ces pensées, je repris le chemin de la maison, la bretelle de mon vieux fusil rouillé sur l'épaule. Jamais l'idée ne me serait venue que la bataille continuait encore le long des quais ; que M. le duc de Nemours avait oublié de prévenir les municipaux de suspendre leurs charges, et de leur dire qu'ils en avaient assez fait, qu'il n'était plus nécessaire de massacrer les gens ! Eh bien, en repassant par la place du Châtelet, je les vis encore là, prêts à charger. Leurs chevaux tremblaient sous eux de fatigue et de faim, eux-mêmes grelottaient de froid ; mais la rage d'entendre crier : « Vive la ligne ! A bas les municipaux ! » durait toujours.

Presque toute la troupe de ligne s'était alors retirée vers l'Hôtel de ville et les Tuileries.

Sur le pont Saint-Michel, un brancard marchait lentement, deux hommes le portaient. Presque tous les autres blessés de la rue Saint-Martin allaient à l'Hôtel-Dieu. Dans la rue de La Harpe quelques femmes entourèrent le brancard. Moi je tombais de fatigue, et j'entrai dans le *caboulot*, où je mangeai seul au bout de la table.

Madame Graindorge paraissait désolée ; elle me dit que pas un seul d'entre nous n'était venu dans la journée, et que M. Armand lui-même avait fini par s'en aller, en criant qu'il ne voulait pas passer pour un lâche !

Pendant qu'elle me racontait cela, je tremblais de froid ; mes habits, ma chemise, mes souliers, tout était trempé, et seulement alors je sentis qu'il me fallait me changer bien vite : mes dents claquaient. Je sortis dans la nuit noire et je courus à la maison. Le portier, en me reconnaissant sur l'escalier, me cria :

« Eh ! monsieur Jean-Pierre, vous en avez fait de belles ! vous êtes signalé dans tout le quartier. On est venu demander de vos nouvelles. »

Et comme il était sorti sur le pas de sa loge, en apercevant mon fusil il s'écria :

« Ah ! ah !... Je pensais bien... On va venir vous *agrafer* ! »

—Celui qui viendra le premier, lui dis-je en ouvrant le bassinet n'aura pas beau jeu ; regardez... l'amorce est encore sèche. »

Il ne répondit rien, et je montai quatre à quatre.

Je me déshabillais assis sur mon lit, quand tout à coup le tocsin de Notre-Dame se mit à sonner lentement. Mes petites vitres en grelottaient, et moi, d'entendre cela au milieu de la nuit, les cheveux m'en dressaient sur la tête ; le livre du vieux Perrignon s'ouvrait en quelque sorte devant mes yeux ; je me rappelais les grandes choses que nos anciens avaient faites, et je pensais à celles que nous pourrions faire.

Bientôt toutes les autres églises répondirent à Notre-Dame. Le ciel était plein d'un chant magnifique et terrible.

Ces choses sont passées depuis dix-sept ans ; mais ceux qui vivaient en ce temps et qui n'avaient pas un cœur de pierre se souviendront toujours du toscin de Notre-Dame, dans la nuit du 23 au 24 février :—cela parlait aux hommes de justice et de liberté !..

## XXVI

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour, un de ces jours humides où l'on pense : " Il pourra bien pleuvoir ! "

En bas, dans la rue, des rumeurs s'élevaient, des paroles confuses s'entendaient, des crosses de fusil résonnaient sur les pavés. Dans la maison, pas un bruit : le tic-tac du cordonnier au-dessous, le bourdonnement du tourneur, les coups sourds du brocheur, tout se taisait.

Je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite. Une fois sur l'escalier, ce fut encore autre chose : la maison était abandonnée, les portes étaient ouvertes, les marches glissantes ; les fenêtres dans la cour battaient les murs ; et pas une âme pour me dire ce que cela signifiait.

Je déboulai de mes cinq étages, mon fusil sur l'épaule. Mais comment vous peindre la vieille rue des Mathurins-Saint-Jacques et les autres aux environs ? Ces barricades bâties comme des remparts, droites d'un côté, en pente de l'autre, avec un passage étroit contre les maisons ; la sentinelle en blouse, l'arme au bras, dessus. Et tous ces gens qui se promènent, qui causent, qui rient à l'intérieur des tranchées : les vieilles sur leur porte, les enfants en route pour tout voir, les hommes avec leurs sabres, leurs fusils, leurs piques, qui montent la garde ? Non, ce n'est pas à peindre. Les rues, les ruelles, les places, les carrefours de Paris, avec les mille et mille boyaux qui se croisent, ressemblaient à nos pauvres villages, où le fumier, la boue, les tas de fagots, les enfoncements, les hangars sont aussi des barricades. Ce n'était plus Paris, c'était la fraternisation du genre humain. Les ouvriers et les bourgeois s'entendaient ; et de temps en temps il fallait répéter : " Ce n'est pas fini ; ça va seulement commencer ! " Car on aurait cru que nous étions déjà maîtres de tout.

Durant cette nuit, quinze cents barricades s'étaient élevées. Il faut avoir vu ces choses pour les croire ; et, Dieu merci, les armes ne manquaient pas, on les avait toutes déterrées depuis les premiers temps de la grande République.

Enfin, je sortis de notre petite allée sombre, au milieu de ce bouleversement, comme un rat de son trou, les oreilles droites, regardant en l'air les sentinelles sur le ciel gris, et les gens penchés à tous les étages dans l'étonnement et l'admiration.

Je m'avançais, observant ce spectacle et me demandant :

Est-ce possible ? Est-ce que cet homme avec sa casquette, son sarrau et sa giberne, est un ouvrier ? Est-ce que tout ce monde est de Paris ?

J'en avais en quelque sorte perdu la voix, et seulement au bout de quelques minutes, je me dis :

" Jean-Pierre, est-ce que le *caboulot* donne encore à manger et à boire ? "

Alors, regardant du côté de l'hôtel de Cluny, je vis deux barricades qui montaient l'une sur l'autre ; elles n'avaient pas de passage, il fallut grimper sur les pavés ; et de là-haut j'en vis encore une troisième à l'entrée de la rue de la Harpe, tournée sur la place Saint-Miche. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est que tous les marchands avaient leurs boutiques ouvertes ; qu'on entraît et qu'on sortait, qu'on mangeait et qu'on buvait comme à l'ordinaire. On vivait entre ces tas de pierres et de boue, comme si la bataille avait dû continuer dans les siècles des siècles.

Ayant donc contemplé notre rue, en me faisant des réflexions sur la force de la justice, et m'écriant en moi-même : " O grande

nation ! O noble peuple de Paris ! " et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et m'élevaient le cœur, je grimpai de barricade en barricade jusqu'à la rue Serpente, entendant répéter partout que Montpensier arrivait de Vincennes., que Bugeaud voulait tout avaler.

Tout le monde se plaignait de n'avoir pas assez de cartouches ; moi, je n'avais que mon coup chargé. Dans la rue de la Harpe, un garde national auquel je demandai où l'on pouvait trouver de la poudre, me répondit :

" A la caserne du Foin ; arrivez ! "

Il marchait à la tête d'une dizaine d'hommes, et paraissait réjouï de les mener dans un endroit où l'on pouvait tout avoir.

La caserne était un peu plus haut, dans la ruelle du Foin, derrière les Thermes. C'était un véritable conduit où nous courions à la file dans l'ombre, nos fusils et nos piques sur l'épaule. On entendait déjà les pavés tomber contre la grande porte, à l'autre bout, et des cris terribles :

" Ouvrez !.. "

Une demi-compagnie de fusiliers, avec un lieutenant, s'étaient enfermés là. La porte criait, et comme nous approchions, elle s'ouvrit. La foule se jeta dans la cour, les soldats furent désarmés en un clin d'œil : l'un prenait le fusil, l'autre vidait la giberne. Ces pauvres fusiliers ne disaient rien. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ?

J'ai malheureusement aussi quinze ou vingt de leurs cartouches sur la conscience, que je pris dans la giberne d'un de ces pauvres diables, en lui disant :

" Vive la ligne ! "

Il me répondit :

" Vous me ferez avoir de la peine !.. "

C'était bien sûr, le fils d'un paysan comme moi, qui venait d'arriver au régiment. Depuis, souvent ces paroles simples et tristes me sont revenues, et je me suis écrié : " Tu n'aurais pas dû faire cela, Jean-Pierre, non ! " Mais que voulez-vous ! la fureur d'avoir des cartouches était trop grande !

Une autre chose qui me fait plus de plaisir quand j'y pense, c'est qu'un homme, au milieu de la confusion et des cris, voulait ôter son sabre à l'officier, et que mon cœur en fut révolté. Cet officier, je le vois : il était petit, pâle ; il avait la moustache grise et semblait calme dans son malheur. Un vieux soldat, déjà dépouillé de son fusil et de sa giberne, étendait le bras comme pour le défendre ; lui, disait, en le regardant tout attendri :

" Cet homme m'aime ! "

Alors, voyant cela, je criai :

" Ne touchez pas au sabre de l'officier ! "

Il paraît que j'avais une figure terrible, car celui qui tenait déjà la poignée du sabre recula. Dans le même instant, j'aperçus Emmanuel ; il venait d'enlever un fusil, et me tendait la main : " Jean-Pierre ! "

D'autres étudiants arrivaient. Nous entourâmes l'officier, qui sortit avec nous. Je lui disais :

" Ne craignez rien, lieutenant. "

Il me répondait d'un air sombre :

" Je ne crains rien non plus... Qu'est-ce qui peut m'arriver de pire ? "

La caserne était envahie jusqu'en haut, la foule se précipitait dans un large escalier en voûte, à droite, en répétant :

" Des armes ! des armes ! "

On croyait que la caserne du Foin était pleins de munitions ; plusieurs même levaient les madriers pour en trouver, mais on avait tout évacué depuis quelques jours.

(A suivre)